

I

À CINQ ANS, j'avais passé la moitié de ma vie cachée dans le fenil d'une grange.

Le monde extérieur, j'en avais quelques vagues souvenirs et j'écoutais ce qu'en racontaient les gens qui m'entouraient, mais j'avais du mal à y croire. Existait-il vraiment quelque chose derrière les parois de ce fenil ? Je savais qu'il y avait des gens dehors, des personnes autres que ma mère, ma tante, mon cousin et les autres parents qui partageaient notre cachette, mais j'avais de la peine à les imaginer.

Quand une patrouille allemande passait dans le coin et que j'étais obligée de rester immobile, j'essayais de toutes mes forces de me représenter ce qu'il y avait derrière les murs de notre refuge. La curiosité, le doute et la peur imprégnaient mes images. Je recréais, à travers leur spectre, le monde dont j'avais été bannie. En mêlant souvenir et invention, mon esprit forgeait un monde répondant aux attentes qui, parfois, me submergeaient.

Ces jeux n'avaient aucun caractère d'urgence, néanmoins ; ma vie aurait pu se dérouler ainsi indéfiniment.

Quelques semaines après mon cinquième anniversaire, je compris qu'il se passait quelque chose. Nous commençons à entendre des bruits nouveaux. Le silence de notre fenil était haché par les bombardements réguliers des pièces d'artillerie. Des avions passaient au-dessus de nos têtes et des bombes explosaient assez près pour ébranler les murs de la grange.

Ma tante, ma mère et les autres grandes personnes devinrent très agitées. Bien que l'on cessât presque totalement de nous apporter de la nourriture, le moral de tous remontait. La fatigue et l'apathie qui nous avaient rendus muets furent dissipées par les bruits de bataille alentour. Mes compagnons pleuraient, riaient et parlaient sans cesse, comme s'ils venaient juste de se retrouver. Je passais de l'un à l'autre, les observant avec une curiosité nouvelle, sans comprendre leurs paroles mais contaminée par leurs émotions. Moi aussi, je me sentais excitée, fébrile et pleine d'appréhension. J'étais dans l'attente de quelque chose que je n'étais même pas capable de me représenter.

Puis, un jour, je fus réveillée par des voix étranges de l'autre côté du mur contre lequel je dormais. Je m'assis, mais ma mère me fit signe de ne rien dire. Les autres étaient réveillés, ils écoutaient eux aussi. Étaient-ce des voix amies ?

Je n'aurais pu l'affirmer. Il y avait des mots bizarres. Je ne quittais pas des yeux les visages familiers qui m'entouraient, les seuls repères en qui j'avais confiance. Les voix s'éloignèrent. Puis elles se rapprochèrent. Des gens étaient entrés dans la grange. Ils étaient juste au-dessous de nous. S'ils grimpaient à l'échelle menant au fenil, ils nous trouveraient.

Mon cœur battait la chamade. Le silence était chargé d'une tension insoutenable. Ma mère se tourna vers moi et perçut ma confusion. Elle m'entoura d'un bras et de sa main libre elle étouffa le hurlement qui montait du fond de moi.

Nous restâmes quelque temps silencieux, à l'écoute, sans faire un geste. Puis je vis mon cousin Alexandre s'avancer avec précaution jusqu'au bord du fenil. Je retins ma respiration quand il se pencha pour regarder. Lorsqu'il se retourna vers nous, je vis qu'il souriait. Je l'entendis murmurer aux autres : « C'est bon. Ce sont des Russes. J'en suis sûr. » Pourtant personne ne bougeait. On n'abandonne pas sans peine des habitudes acquises au cours de longs mois de réclusion. Nous attendîmes.

Alors, quelqu'un se mit à chanter. Une chanson que je connaissais. L'un des réfugiés russes de notre fenil, un homme que j'appelais oncle Joseph, me l'avait apprise. Je crus d'abord que c'était lui qui chantait. Je me tournai vers lui mais ses lèvres étaient immobiles. Je réalisai enfin que c'était la

voix d'une femme et qu'elle venait de dessous. J'en fus très excitée. Je tournai une nouvelle fois mon regard vers les autres pour voir ce que cela signifiait : ils pleuraient. Ma confusion grandit.

Quand la chanson fut terminée, un homme dit en polonais : « Nous sommes des amis. Il y a des Juifs parmi nous. Ayez confiance. » Puis il répéta les mêmes mots, lentement.

Mon cousin retourna au bord du fenil et se pencha : « Nous sommes là-haut. Il y a sept adultes et un enfant. S'il vous plaît, aidez-nous à descendre. »

Autour de moi, ce fut comme si tout le monde devenait fou. Ma mère retira la main qu'elle plaquait sur ma bouche mais, de toute façon, j'étais devenue muette. Je regardais ces gens que je connaissais si bien et leur attitude me les rendait presque étrangers. Ils sanglotaient et riaient en même temps, me serraient contre eux et s'embrassaient les uns les autres. J'étouffais dans leurs bras. Ces étreintes n'étaient pas celles auxquelles j'étais habituée ; trop intenses, trop fortes, elles m'effrayaient.

Un jeune homme apparut en haut de l'échelle. Je le vis soulever ma tante et l'emmenner en bas. Il fallait que je sache ce qu'il était en train de lui faire. Je m'approchai du bord en rampant. En bas, je vis d'autres soldats, des hommes et des femmes en uniforme, armes au poing. Ma tante et le jeune

homme qui la portait atteignirent le bas de l'échelle et s'assirent dans la paille. Il la tenait toujours dans ses bras et je vis qu'il la berçait doucement, comme ma mère me berçait parfois.

Je voulus rejoindre ma tante pour la reconforter. Mais j'avais oublié que, ces derniers jours, j'étais devenue trop faible pour me mettre debout. Lorsque j'essayai de me lever, mes jambes se dérochèrent sous moi et les murs de la grange se mirent à danser.

Quelqu'un, un autre étranger, aux bras plus forts que ceux qui me portaient d'habitude, me souleva et me porta jusqu'au bas de l'échelle. Il s'arrêta près de la porte d'entrée. Je pouvais voir par-dessus ses épaules. Du plus loin que je me souvienne, c'était la première fois que je regardais le dehors, ce monde interdit.

Un grand cercle orange recouvrait le ciel et colorait le monde. Les champs, les animaux, la ferme, tout était illuminé par cette étrange couleur, intense, comme du sang. Soudain je fus plus terrifiée que je ne l'avais jamais été. Je m'entendis hurler, encore et encore. Je ne pouvais plus m'arrêter. En même temps, tout mon corps se raidit dans un effort désespéré pour m'éloigner de la porte.

J'étais convaincue que nous étions pris au piège. L'ennemi, contre lequel on m'avait si souvent mise en garde, avait berné